

Meuse

A graphic consisting of three horizontal, wavy bands of blue. The top band is a dark blue, the middle is a medium blue, and the bottom is a light blue. The waves are stylized and flow from left to right.

FÉRIE LYRIQUE EN TROIS PARTIES
ET VINGT-SIX TABLEAUX

PRÉCÉDÉE DE

LA DOUCEUR MOSANE

POÈMES

PAR FRANÇOIS BOVESSE

GEORGES THONE
ÉDITEUR
A LIÈGE

La Douceur mosane

François Bovesse



Georges Thone, Liège, 1938

Exporté de Wikisource le 23/08/2017

[Apaisement](#)

[Ô Meuse, mon pays](#)

[Le château](#)

[L'hospice](#)

[Gueux](#)

[Saint-Jean](#)

[Terres latines](#)

[Sur une artiste que l'on dit morte](#)

[Sont-ils vraiment d'or et d'argent](#)

[Liens](#)

Apaisement

Ma chair et mon âme sont las
Moins d'avoir trop lutté que de vaines victoires.
Ma bouche, semble-t-il, à des vins forts put boire,
Que reste-t-il de tout cela ?

L'ivresse est dissipée, adieu temps révolus
Qui me brûliez de votre fièvre.
Car vous avez laissé, vous, dont je ne veux plus,
trop d'amertume sur ma lèvre.

Je ne me plains de rien pourtant.
Mon cœur, fier et meurtri, vient de briser sa chaîne.
Non, je n'étais pas fait pour vivre dans la haine
et l'égoïsme de ce temps.

Ô toi, que j'ai connue enfant, vers notre amour
Qui me garda dans la bourrasque,
Je reviens de là-bas, comme on revient au jour
après un cauchemar fantasque.

Auprès d'une jeunesse en fleur,
à deux, nous finirons tendrement notre vie.
J'en sais qui souriront — je les plains s'ils sourient —
de notre très humble bonheur.

Je veux dans des yeux clairs pouvoir mettre mes yeux,
Ne serrer que des mains loyales
Et vieillir, entouré de cris d'enfants joyeux,
au long des heures familiales.

Parfois, je sais, je m'en irai
Mais ce ne sera plus vers la foule stupide.
Tout seul, je dresserai mon front dans l'air limpide
et longuement l'y baignerai.

Je marcherai, vainqueur, au flanc de la colline
Où bruisse le genêt doré,
Fleure le chèvrefeuille et neige l'aubépine ;
Je gravirai le mont sacré

Afin de revoir, ébloui
et l'âme ainsi qu'une aile en l'air bleu déployée,
La Meuse, qui se cambre, au fond de ma vallée,
et de t'êtreindre, mon pays.

Ô Meuse, mon pays

Je sais, auprès de monts altiers, des eaux sauvages
Mirant leurs rocs, casqués de neige, aux pieds en fleurs.
J'ai souvent médité, parcourant leurs rivages
faits pour les fortes joies et les âpres douleurs

Et je comprends Mistral, le Rhône et la Provence
— Le poète est pareil au lieu de sa chanson —
Son pays, en son cœur, trouve sa résonance.
Qu'il soit heureux s'il en exprime le frisson,

S'il peut, un jour, en quelques vers, avec tendresse,
Comme on voudrait parler à l'enfant innocent,
Trouver des mots qui chacun soient une caresse,
de simples mots pétris d'amour, ayant l'accent.

Ô Meuse, mon pays, mon doux pays, ô Meuse,
Je t'aime pour ce qui te fait ce que tu es,
Pour chaque matinée à l'écharpe brumeuse
Où, dans le brouillard bleu, chaque jour tu renais,

Pour tes brefs horizons que cerne une colline,
Pour tes rochers moussus de verdure couverts
parés pour encadrer ta grâce féminine
et mirer leurs clartés au fond de tes yeux verts.

Parfois, tout au sommet des coteaux, singulière,
de corneilles cernée on voit, de vieux châteaux
une tour, qui subsiste, à demi, sous le lierre,
une tour sans guetteurs, où chantent les oiseaux.

Je t'aime mon pays pour ta fine lumière
qui met des reflets roux sur le bleu de nos toits
et des baisers dorés sur nos maisons de pierre
où de simples bonheurs parlent un lent patois.

Patois fleurant le sol, la rivière embaumée
Sur laquelle paisible avance un beau chaland,
Clair parler des aïeux, fleur de la Gaule aimée
Aussi fraîche que l'onde au rythme nonchalant.

Près des ponts au dos rond sur des jambes arquées,
Les gueux de mon pays au rire goguenard,
Se chauffant au soleil, racontent les « pasquées » [\[1\]](#)
de leur aïeul fameux, Jean Biétrumé Picar.

1. [↑](#) Histoires héroï-comiques du Namurois légendaire, maître farceur, Jean Biétrumé Picar.

Le château

Aux deux tours du donjon, tout contre les rideaux,
Saignent des géraniums à des fenêtres rondes.
Sur les chapeaux chinois qui cachent les créneaux
Le soleil a couché l'or de ses gerbes blondes.

Sur le sol de Saint-Pierre, où l'on allait prier
Jadis, entre les coups, quand tonnait la bombarde,
Tel un jouet, la tour du guet se dresse au pied
d'une guinguette et c'était là le corps de garde.

Dans César, dans Joyeuse, aux chefs à coins cassés,
au lieu d'hommes, bardés de fer, scrutant la rive,
Des enfants tapageurs vous regardent passer
Qu'une maman surveille en faisant sa lessive.

Au long de la muraille où hissant leurs couleurs
Tombèrent les soudards dans de rouges mêlées,
de pierre en pierre, en assillants, montent les fleurs
Valérianes de rose, or brun des giroflées.

Par les soirs de printemps, les acacias soyeux
tapissent les sentiers de neige parfumée,
Sur les bancs on entend jaser de petits vieux.
Un amoureux serre en ses bras la bien-aimée.

Moquant à coups de bec les branlants pont-levis,
dans le lierre, a sifflé quelque merle ironique.
— Sur le dos d'un canon de bronze anachronique
des moineaux pépiants confirment ses avis.

L'hospice

Ce sont de petits vieux assis sur de vieux bancs,
décolorés, branlants, dans le jardin vétuste.
On y voit rabougris, tortus et chargés d'ans
des arbres, quelques fleurs, anémique un arbuste,

De trois côtés, des murs que le temps a salis
Où ses dents ont mordu cassant briques et pierres.

Tout est grisaille ici, tout a des tons pâlis,
Jusqu'aux regards presque endormis sous les paupières.

Les vieilles et les vieux sur les bancs sont assis,
L'une tricote et l'autre fume ou tous deux prisent.
Jusqu'au jour de la mort, ils le savent, ainsi
leurs heures passeront sans chocs et sans surprises.

Parfois l'un d'eux dira : Joséphine ou Mathieu
N'a pu quitter le lit, on a mandé sa fille,
Ma Sœur a fait venir le prêtre et le Bon Dieu...

Et, ce jour, ils tiendront un peu plus à la vie.

Ils l'aimeront obscurément, profondément,
Telle qu'elle est, leur vie, avec son bref sillage
Qui va de l'ombre d'un dortoir et d'un lit blanc
en des gestes menus, au banc, près du grillage.

Et qu'importe après tout, puisque leurs pauvres yeux
plus loin n'y voient plus guère et que, devant l'hospice,
passe en chantant, certainement exprès pour eux,
La Meuse qui frémit sous le soleil propice.

Gueux

Le parapet du quai, fait de granit rugueux,
bleuit, dans le soleil, son arête polie.
Car c'est l'endroit où, pour flâner, viennent les gueux
caresser de leur dos une pierre arrondie.

C'est là, tout près du banc où s'asseoient les plus vieux,
Que s'est tenu, depuis tout temps, l'aréopage,
Les coudes sur le mur, scrutant, de tous ses yeux
Qui passe... et brocardant chacun, à son passage.

Parfois, quand un toueur s'avance, dans un cri
Qui blesse la douceur du jour, ils se redressent.
Pas tous pourtant... le Zante ou bien le frère Henri
va dire qui s'en vient aux autres qui paressent.

Qu'il passe le toueur, qu'ils passent les chalands,
Qu'ils poursuivent, glissant, leur marche vagabonde !...
Qu'importe à tous ces gueux, narquois et nonchalants,
le monde tout entier, puisque, pour eux, le monde,

C'est cette eau... peut-il être au monde plus belle eau,
Où leur très simple vie, en riant, se reflète.
Est-il ailleurs, plus fier que le leur, un château
toits pareils à leurs toits d'ardoise violette ?

Est-il, dans l'univers, un pont plus adéquat
à leur humeur que celui-ci de pierre grise,
qui, comme eux, le dos rond, vieillot, béat et coi,
sous la brise somnole et de clarté se grise ?

Est-il d'autres rochers qui vaillent les rochers
Qui ferment, en aval, l'horizon vers Brumagne
et des cloches chantant comme dans leurs clochers
Qu'un carillon parfois, dans l'azur, accompagne ?

Un amont plus rempli de prunelliers plus blancs
Couverts d'un cèdre ainsi que d'une aigle éployée ?
Est-il en d'autres lieux de plus claire vallée
Où sur les coteaux verts neigea mieux le printemps ?

Saint-Jean

Saint-Jean, clocher bulbeux, dans la mer des toits bleus,
Qui montent à l'assaut de la tour, sous la lune,
Saint-Jean, pourquoi, ce soir, ainsi qu'un amoureux,
profondément ému, suis-je là, devant toi,
suivant le reflet blond qui baigne chaque toit
et trace, sur le ciel, ta silhouette brune ?

Il fait nuit, un oiseau me frôle de son aile.
La brise a balancé le tilleul odorant.
Seul, assis sur le mur gris de la citadelle,
Tendu vers la cité qui dans la nuit s'endort,
Sous la lune de rêve et les étoiles d'or,
J'écoute, mon clocher, battre ton cœur vivant.

Sur la Sambre de moire, on voit danser un feu
tombé d'un lumignon de bretèche branlante.
On entend des enfants crier parmi leur jeu,
Et dans la ville ancienne, aux toits si rapprochés
Qu'au-dessus des chemins ils semblent s'accrocher,
Un accordéon geint une chanson dolente.

Là-bas, où le progrès a marqué son sillon
grimpe dans le ciel roux le reflet des lanternes,
éclaboussant les murs de lettres au néon.

— Au sommet du beffroi, cyclopéen et rond,
Le cadran lumineux, comme un œil dans un front,
dit l'heure aux vieux quartiers comme aux quartiers
modernes,

L'heure où, mon cœur ayant trouvé ce qu'il espère,
le tranquille bonheur que donne la beauté,
penché vers la demeure où vécut mon grand'père,
Qui vit naître mon père, où je fus engendré,
Près de Saint-Jean, poussant sa pointe au ciel cendré,
J'aime à venir rêver durant les soirs d'été.

Terres latines

Quand je suis revenu de ce pays latin,
de la Provence aux cyprès noirs, aux tuiles roses,
aux mas silencieux que les roseaux enclosent,
qui sentent le soleil, la lavande et le thym,

Quittant les amandiers et les pêchers en fleurs
dont les bouquets légers, dans les ceps, s'éparpillent
et les ajoncs dorant la blancheur des Alpilles,
J'avais l'âme et les yeux emplis de leurs couleurs.

Mais c'était plus que des couleurs ; vous reviviez
au fond de moi, les souvenirs peuplant la plaine,
l'arcade triomphale et la maison romaine
et toi, le vieux berger, dans ton champ d'oliviers.

Vous reviviez, tous ceux de Daudet, de Mistral,
Vous que je fus revoir à Maillanne, à Fontvieille,
Rose Mamaï, Ramon, la Renaude et Mireille,
Balthazar, Frédéri, Vincent et Calendal,

Vous qui, jadis, durant mes nuits d'adolescent,
Vous évadiez des pages blanches de mon livre
Et qu'hier, sous un ciel dont la clarté m'enivre,
Je suis venu serrer sur mon cœur frémissant,

Arles et Saint-Remy, fier pays enchanté,
et vous les Baux, taillés dans la légende, à même,
Vous étiez faits pour inspirer un grand poème.
— Qu'ils soient bénis vos fils qui vous surent chanter !

Je voudrais humblement, célébrer à mon tour,
de ma terre, où le ciel a des douceurs câlines
le fleuve qui la berce et les vertes collines,
leur dire ma ferveur filiale et mon amour.

Le printemps seulement vient de s'y réveiller.
Ici tout est tendresse en l'air léger qui penche
Le lilas qui verdit sur l'aubépine blanche
et fait frémir la poudre d'or des peupliers.

Point d'espace grandiose, un horizon bleuté ;
point d'éclat ; des toits bleus, une muraille grise,
un fleuve-femme qui se cambre sous la brise
Tout y dit de jouir d'un bonheur limité,

Le bonheur qui convient à mon cœur apaisé.
Ô Meuse, ô mon pays, ô Meuse, ô ma maîtresse,
Tout mon être meurtri se tend vers ta caresse
Et ma fièvre se fond en toi, dans un baiser.

Sur une artiste que l'on dit morte

Je ne connais de vous qu'un portrait, à vingt ans.
Un jour — j'étais enfant — on m'a dit : elle est morte !
Depuis lors, combien de printemps
Se sont-ils défleuris, au souffle des autans !

Depuis près de trente ans, moins ou plus et qu'importe
Chacun vous croit dans l'autre monde.
Pourtant votre âme est là ; je la vois, elle inonde
Votre œuvre, cette toile, à mon mur tache blonde.

Quand nous fermons les yeux aux choses d'ici-bas,
Lorsque la chair se glace et que le cœur se fige,
Rythme qui fait que le cœur bat,
dans l'espace éthéré Dieu seul sait où tu vas.

Aux parfums d'une fleur arrachée à sa tige,
au vol frissonnant des oiseaux,
au murmure du vent, à la chanson des eaux,
Te joins-tu pour renaître en des rythmes nouveaux ?

Non, nous ne mourons point quand, vivants, nous
vécûmes,

Non, vous ne mourez pas, les vibrantes écumes
des flots qui, sur la grève, ont l'air de s'épuiser.

Non, nous ne mourons point quand, un jour, nous
traçâmes

Quelque part, ici-bas, le dessin de nos âmes
Où la lèvre qui sait retrouve nos baisers.

Un jour — j'étais enfant — on m'a dit : elle est morte !
Non, vous dis-je, elle est là, sur ces flots blonds qui
portent

Son rêve de beauté.

Le rythme de son cœur,

il est là qui frémit, frisson sur la prairie,
sur le fleuve et la roche et la berge fleurie,
subtil, aérien, divinisé, vainqueur.

Sont-ils vraiment d'or et d'argent...

... demandait un jour un grand personnage

Nos rochers en or, nos roches d'argent
S'ils avaient été de ces deux matières,
Qu'eussent-ils pesé pour la sombre gent
Que ne troublent pas leurs lignes altières ?

S'ils avaient été d'un précieux métal
et non tels qu'ils sont, aux yeux du poète
— Les infortunés, ah, quel sort fatal ! —
On n'en parlerait de belle lurette.

Comme chacun d'eux n'est d'argent massif
ou bien d'or, qu'il n'est taillé qu'à leur image,
Nous les sauverons du zèle excessif
de certains experts en tout marchandage.

Ils ne sont point d'or, d'argent contrôlé,
Ils ne sont point purs de tout alliage.
Lorsque le brouillard bleu vient les frôler

ou quand un bateau coupe, en son sillage,
leurs reflets... ils ont tous les gris du monde,
tous les violets, les mauves subtils
Et je sais des rocs à la tête blonde.

Mais pour se donner, encor veulent-ils
des amants épris de soleil et d'ombre,
pour le métal mort ayant des dédains
et sachant peser le poids et le nombre
du haut d'un esprit qui les juge vains.

En te préservant de toute brocante,
Notre cher pays, nous te servons mieux
Nous te conservons une âme qui chante,
Un cœur qui frémit, un rêve en nos yeux,

Qui ne sont pareils à ceux d'autres hommes,
mènent notre vie, autre que la leur,
donnent à nos jours une autre couleur,
et nous font heureux, pauvres que nous sommes.

Liens

Voici l'heure où déjà la lumière décroît
adoucie en sa force, affinée et plus chère,
l'heure où croulent les feux mortels qui me brûlèrent,
où me semble moins lourde, à l'épaule, ma croix.

Où je vous vois au loin sombrer, folles nuées,
hier, nuages bas qui pesiez sur mon front,
Où je vous ressaisis, souvenirs qui vivront
resurgis, purs et forts, des cendres remuées.

Où je noue, à nouveau, ma vie à des liens sûrs,
où je reprends ma place à ma rive mosane,
heureux d'une eau qui fuit, d'une fleur qui se fane,
d'un rayon de soleil dansant sur de vieux murs.

Ma femme, viens t'asseoir, sous ces épines roses
Vers le lointain, tendons nos âmes, sans parler
Comme des ailes au ciel bleu de gris perlé.

En silence, écoutons ce que disent les choses.

Sans doute, comme moi, là-bas, sur le coteau
Cherches-tu la maison que bordait la glycine.
Elle se cache, dans un creux de la colline,
derrière l'humble église et les toits du château.

L'air s'embaume des fleurs que nous cueillions ensemble
dans le fossé, près de la haie, aux jours d'avril.

Sur nos vieilles amours se dresse puéril

Et divin,

le moment où dans ma main qui tremble

tremblait ton cœur farouche en ta petite main.

Je te revois un soir, par la porte entr'ouverte
Dans ton étroit lit blanc jusqu'au menton couverte,
Tout l'être chaviré d'un amour surhumain.

J'avais treize ans. — J'étais, nous étions, la jeunesse,
Le monde en son avril candide et triomphant.

Revenez nos printemps, nos yeux vous reconnaissent

Et je t'aime à jamais avec un cœur d'enfant.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- JLTB34

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)